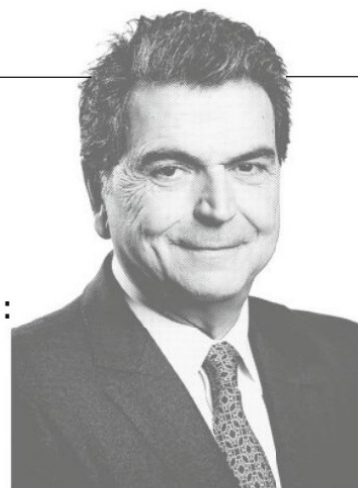


# Trump et Poutine, deux Gulliver empêtrés

Le Russe et l'Américain doivent méditer l'adage de Balzac :  
 "Un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès."  
 Le reste du monde, lui, se paye d'illusions perdues.

Par Pierre Lellouche



Pour décrire l'Amérique enlisée dans sa guerre du Vietnam, Stanley Hoffmann, mon regretté professeur à Harvard, avait utilisé l'expression de « *Gulliver empêtré* » dans un livre paru en 1968. Près de soixante ans plus tard, la formule semble pouvoir s'appliquer aussi bien à Trump qu'à Poutine, deux empereurs embourbés dans des guerres qu'ils ne parviennent pas à terminer. Le parallèle, frappant, commence par la même erreur de calcul commise au Kremlin comme à la Maison-Blanche, lors de la prise de décision d'entrer en guerre.

Poutine pensait rejouer en trois jours le coup de Prague de 1968 : décapitation du régime en place et remplacement par un "ami" déjà sur place, remise au pas du pays, retour de l'Ukraine dans l'orbite russe, loin des velléités de Kiev de rejoindre l'Union européenne et surtout l'Otan. Erreur funeste : la guerre est entrée dans sa cinquième année, plus longue encore que la Grande Guerre patriotique de Staline contre Hitler... Et Zelensky est toujours là, soutenu et financé par les Européens et même, depuis la semaine dernière, par le Congrès américain, qui, contre l'avis de Trump vient de voter une aide militaire à Kiev de 8 milliards de dollars.

Même hubris et même erreur chez Trump. Galvanisé par le spectaculaire enlèvement de Nicolás Maduro au cœur même de Caracas, le 3 janvier, Trump était convaincu d'en finir rapidement avec la République islamique, une fois celle-ci décapitée par un bombardement ultraprécis au premier jour de la guerre, le 28 février. Erreur funeste là aussi. Au quatrième mois de guerre, la vraie fausse trêve en place depuis le 8 avril acte la résilience du régime de Téhéran.

Dans les deux cas, la supériorité militaire, loin d'avoir fait la différence sur le terrain, a conduit à une impasse politique et stratégique dont ni Poutine ni Trump ne paraissent capables de s'extraire sans apparaître comme les perdants de conflits qu'ils ont eux-mêmes déclenchés par choix et bien sûr hors de toute légalité internationale. La raison : la résilience des Ukrainiens comme des Iraniens et leur capacité de répondre par une stratégie asymétrique redoutablement efficace. En Ukraine, ce fut l'emploi massif

de drones de tous types avec un triple résultat : gel de la ligne de contact rendant impossible toute percée russe, élimination de la flotte russe de la mer Noire et, désormais, frappes dans la profondeur sur les installations énergétiques et militaires russes, jusqu'à Saint-Petersbourg lors du "Davos" de Poutine, la semaine dernière. Dans le Golfe, la stratégie d'escalade horizontale décidée par les gardiens de la révolution a immédiatement élargi la guerre à tout le Moyen-Orient, le point d'orgue étant la fermeture du détroit d'Ormuz, six jours après la décapitation des plus hautes autorités du régime. La guerre d'Iran est ainsi devenue une crise mondiale, privant la planète de 25 % de ses

besoins quotidiens en hydrocarbures...

À Washington comme à Moscou, la "fatigue" de la guerre commence à se faire sentir. Mais sortir à ce stade en monnayant la levée (temporaire) du blocus d'Ormuz contre la levée des sanctions et sans vraie solution au programme nucléaire et encore moins au programme de missiles, le tout

avec un Hezbollah toujours armé et en place au Liban, tout cela est un "deal" encore plus mauvais que celui d'Obama en 2015, que Trump n'a cessé de dénoncer. "No deal", est donc pour Trump mieux qu'un mauvais deal, d'autant que l'économie américaine va bien et continue à battre des records en matière de création d'emplois (172 000 en mai). Et tant pis si le reste du monde, en Asie et en Europe surtout, doit en payer le prix par la récession annoncée, l'inflation et même la pénurie de pétrole et de gaz naturel.

"No deal" aussi pour Poutine, qui, malgré les critiques qui commencent à poindre sur les conséquences économiques de la guerre, malgré le demi-million de soldats russes tués depuis le début de « *l'opération spéciale* », se refuse toujours (comme à Anchorage, l'été dernier) à accepter un compromis territorial qui n'inclurait pas la totalité du Donbass.

Dans les deux cas, Ukraine et Iran, la guerre tourne aux "conflits gelés" et au chaos stratégique qui en découle dans les deux régions — toutes deux dans la proximité immédiate de l'Europe... ●

**Dans les deux cas, Ukraine et Iran, la guerre tourne aux "conflits gelés" et au chaos stratégique.**